

Théâtre et cigarette à Bucarest

Raymond Bertin

Numéro 146 (1), 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2013). Théâtre et cigarette à Bucarest. *Jeu*, (146), 148–153.

RAYMOND
BERTIN

THÉÂTRE ET CIGARETTE À BUCAREST

Roumanie, pays où les hommes, même jeunes, font encore le baisemain aux dames ; où l'on se signe en passant devant chacune des innombrables églises qui parsèment les rues et les routes ; pays dont le peuple s'est pourtant libéré d'un tyran en quinze jours, mais où beaucoup croient que, si les choses vont si mal encore aujourd'hui, c'est que Ceaușescu a été exécuté un 25 décembre, jour sacré de Noël... Pays de paradoxes, à l'histoire plus que millénaire, pauvre et pourtant riche de joyaux architecturaux et culturels, où, durant des décennies de totalitarisme, comme sous d'autres cieus, le commun des mortels n'a eu pour toute liberté que celle de s'instruire, de s'éduquer, d'engranger son savoir pour les jours meilleurs, toujours espérés par plusieurs. Invité comme membre du jury de l'Association internationale des critiques de théâtre (AICT) par le Festival national de théâtre de Bucarest¹, dont la 22^e édition a eu lieu du 26 octobre au 4 novembre 2012, j'y ai vu en dix jours 21 des 33 spectacles au programme ! Marathon décevant dans l'ensemble, dont je soulignerai cependant les rares réussites.

Sous le signe de Caragiale...

Souhaitant s'intégrer aux activités marquant, en Roumanie, le 100^e anniversaire de la mort de Ion Luca Caragiale (1852-1912), le Festival avait convié ses invités devant le chantier du Théâtre national, en rénovation comme beaucoup d'édifices – et de trottoirs ! – par toute la capitale. Dans l'espace vert se remarque d'emblée la sculpture monumentale mais pleine de légèreté d'un groupe de personnages tout droit sortis des comédies absurdes de cet auteur phare dans son pays – qu'Eugène Ionesco a désigné comme son maître. Avant que l'on pénètre dans le théâtre pour assister à la cérémonie d'ouverture, de jeunes comédiens grimpés sur des échasses ont charmé le public et les badauds par leur interprétation enjouée de saynètes inspirées des pièces de Caragiale, comme s'ils donnaient vie aux géants sculptés derrière eux. Ambiance festive, public joyeux ! Une fois à l'intérieur du théâtre, où l'on ne peut manquer l'immense loge de feu Ceaușescu, aujourd'hui symboliquement désaffectée, après quelques mots de bienvenue de la directrice, Alice Georgescu, et du directeur du Théâtre national et président de l'Union des théâtres de Roumanie, l'acteur Ion Caramitru, on assiste à un spectacle de danse en hommage à Caragiale.

1. Je remercie pour cette invitation la directrice du Festival, Alice Georgescu, ainsi que le comité exécutif de l'AICT.



Gianni Schicchi de Puccini, mis en scène par Silviu Purcărete et présenté au Festival national de théâtre de Bucarest. © Ken Reynolds.

Intitulé *Ta Ra Ta Tam*, l'exercice relève d'une drôle de formule de « théâtre chorégraphique » où des comédiens en costumes d'antan dansent des numéros, voire le scénario complet, en condensé, des quatre comédies et de l'unique drame de l'auteur. Inaccessible à l'étranger ignorant la langue roumaine, le théâtre de Caragiale est truffé de jeux de mots et d'allusions à la vie politique intérieure, ce qui peut expliquer que sa renommée ait peu franchi les frontières du pays, où l'auteur fait figure d'icône populaire. Ces acteurs bien entraînés maîtrisent la danse comme des danseurs aguerris, mais l'ensemble du spectacle se révèle trop illustratif. Ce problème de l'illustration systématique des propos sur scène fut, hélas ! récurrent durant ce festival.

...et de Purcărete

Autre figure incontournable du théâtre roumain à laquelle le Festival rendait hommage, le metteur en scène Silviu Purcărete avait marqué les mémoires des spectateurs montréalais avec son implacable *Titus Andronicus*, présenté au Festival de théâtre des Amériques en 1993. La très sanglante tragédie de Shakespeare était apparue comme une percutante démonstration de l'horreur totalitaire du régime de Ceaușescu. L'occasion de voir des productions récentes du maître m'était donnée, à commencer par l'opéra bouffe *Gianni Schicchi* de Puccini, présenté à l'Opéra national de Bucarest, immense et superbe salle où, bien que placé sous les combles, au troisième balcon, j'ai pu apprécier pleinement cette comédie de courte durée (1 h 20) produite par le Théâtre d'État hongrois de la ville de Cluj². L'œuvre de Puccini évoque les querelles de succession à la mort d'un riche notable, le dénommé Schicchi, qui, au grand dam de ses proches, a légué sa fortune à un couvent. Toutes les ruses sont bonnes aux parents et amis du défunt pour renverser cette décision... irrévocable ! Une galerie de personnages truculents, dignes du meilleur cinéma italien, forment une suite d'images fortes, incongrues, iconoclastes, dans un feu roulant ponctué par la musique, livrée par un grand orchestre dirigé par une jeune femme, soutenant bien les interprètes, très justes, qui ne sacrifient jamais l'intention du personnage à la prouesse vocale. Un bonheur, captivant du début à la fin. On est tout de même, ici, très loin du sombre Titus...

Autre production à grand déploiement signée Purcărete, *Gulliver's Travels (les Voyages de Gulliver)*, sous-titrée « exercices de jeu inspirés par les œuvres de Jonathan Swift », se révèle un magnifique poème visuel, ode à l'imagination de l'écrivain irlandais. Malgré quelques éléments scénographiques s'apparentant au spectacle vu en 1993 (lits métalliques sur roulettes qu'on déplace, personnages vêtus de poches de jute...), les

pérégrinations de Gulliver chez les Lilliputiens donnent lieu à des scènes absolument mémorables. Celle où de pseudo-marionnettes à têtes humaines (et non des naines), grimpées sur une table, se battent jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une, la plus méchante, était renversante de virtuosité, et suscita les applaudissements du public. À un autre moment, Gulliver, personnifié par un enfant accroupi côté cour, jouant avec de petits personnages qu'il extrait d'une boîte, les malmenant, les écrasant au sol, leur versant un verre d'eau sur la tête, nous sommes éblouis de voir sur la scène les comédiens reproduire simultanément les mouvements des jouets de l'enfant, roulant par terre, se cabrant, tentant en vain de se relever, pour finalement recevoir une trombe d'eau lâchée des cintres ! Très efficace. La présence du petit garçon, tout au long de la représentation, à la fois Gulliver et témoin de ce monde étrange qui bouge autour de lui, peut-être lui-même démiurge de cet univers, apporte sa dose de spontanéité, de fraîcheur, d'étrangeté. La distribution, nombreuse, incarne les patients d'un hôpital, effectue une chorégraphie moderne d'hommes et de femmes-robots, ou joue les bêtes de cirque, alors qu'un travesti est roué de coups, humilié, roulé dans la boue et la paille. Le théâtre d'ombres permet d'évoquer l'hiatus des tailles du géant et des petits hommes. Somme toute, un voyage enchanteur. Plus que le *Waiting for Godot (En attendant Godot)* fort décevant du même metteur en scène qui, malgré sa réputation et sa tournée mondiale, m'a paru sans grand intérêt, tant sur le plan visuel que sur celui du jeu ou de la vision de l'œuvre de Beckett.

Jeunesses insouciantes

Deux metteurs en scène établis ont mis la jeunesse à l'avant-scène avec des spectacles aux esthétiques très différentes. Radu Afrim, vedette de la scène gay en Roumanie, proposait une version assez étonnante du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, dont l'action était transposée à notre époque dans un bar-discothèque nommé *The Forest*... La pièce débute dans une cuisine où un téléviseur diffuse des images de manifestations à Athènes en 2012, mais les références à l'actuelle crise européenne s'arrêtent là. Les sortilèges lancés au quatuor d'amoureux par des magiciens sexy dénués de scrupules le sont par le biais de drogues bien d'aujourd'hui... Une distribution très nombreuse de jeunes comédiens, étonnamment dénichés dans la ville de Iași, et de quelques acteurs chevronnés, reproduit aisément l'ambiance survoltée de la discothèque. L'esthétique postmoderne du spectacle, structures d'échafaudage délimitant les divers lieux, comptoir de bar et enseigne au néon, mise aussi sur la quasi-nudité des acteurs et des actrices, et sur les éléments de costumes, des voiles, qui les découvrent juste assez. En confiant le rôle d'Helena à un garçon élané et délicat, plein de vivacité, le metteur en scène fait entrer une composante homosexuelle qui ajoute à la confusion des jeunes amants et à l'hilarité

2. Il est intéressant de noter que certaines villes roumaines, Cluj comme Timișoara, où vivent d'importantes communautés hongroises ou allemandes, font vivre par leurs subventions des théâtres d'État qui se produisent exclusivement dans les langues de ces communautés.



Les personnages d'Hélène et de Démétrius dans *le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, mis en scène par Radu Afrim et présenté au Festival national de théâtre de Bucarest. © Ken Reynolds.



The Last Day of Youth, mis en scène par Tadeusz Konwicki et présenté au Festival national de théâtre de Bucarest. © Ken Reynolds.

du public. La musique rock, en partie donnée en direct par des musiciens sur scène, contribue à séduire un auditoire électrisé, jeune aussi. En quelque sorte, un *Songe...* pour adolescents, à l'humour potache, mais pas dénué d'intérêt.

Pour sa part, le metteur en scène d'origine russe Yuri Kordonsky transposait à la scène le roman *Chronique des événements amoureux* du Polonais Tadeusz Konwicki, avec *The Last Day of Youth* (*le Dernier Jour de la jeunesse*). Cette production du Théâtre national Radu Stanca de Sibiu fut l'une des révélations du Festival. L'histoire, très touchante, se déroule à l'été 1939, alors que la guerre se prépare et va engloutir toute une jeunesse heureuse et insouciante. Le héros, Pan Vitec, un facteur, étudiant promis à un bel avenir de médecin, livre un télégramme à la fille d'un militaire, Alina, dont il s'éprend. Le

père s'oppose à leur mariage et, découvrant le jeune homme dans son jardin, tente même de l'abattre, à l'aube de la guerre. La pièce montre ce garçon et ses amis, faisant la fête, devisant sur la vie et l'amour, buvant, flirtant, en alternance avec ses rencontres et ses échanges avec un vieillard mystérieux, sorte de clown pathétique qui n'est autre que lui-même à la fin de sa vie. Émouvante, pleine de la fraîcheur de la jeunesse, d'humour aussi, la représentation est émaillée d'une mélodie nostalgique, entêtante, tango susurré par une chanteuse polonaise des années 30-40. La scénographie, particulièrement réussie, évoque une forêt traversée par une rivière, avec beaucoup d'eau sur scène, où les comédiens pataugent peut-être trop. Une eau qui se teinte de rouge à la fin, alors que l'appel strident d'une sirène annonce les bombardements imminents.



Casa M, spectacle écrit (à partir de témoignages) et mis en scène par Luminita Ticu, était présenté au Festival national de théâtre de Bucarest.
© Ramin Mazur.

Paroles de femmes

Deux spectacles coup-de-poing, vus le même soir, ont particulièrement suscité l'intérêt du jury de l'AICT³, deux œuvres portant les paroles de femmes contre la violence qui leur est faite par les hommes. La première, *Casa M* (*Maison M*), en provenance de la Moldavie voisine⁴, relève d'une démarche de théâtre documentaire. Quatre jeunes femmes, impassibles au début, y racontent dans des monologues entrecroisés les sévices qu'elles, et leurs mères avant elles, ont subis depuis leur enfance de la part de pères, de maris, de frères, ainsi que les violences auxquelles elles ont assisté, que les mêmes hommes ont exercées sur leurs jeunes sœurs, sur leurs filles. Abus de pouvoir ou sexuels, viols, violences physiques, exploitation financière, complicité sociale,

un chapelet d'horreurs nous est livré, une accumulation de crimes ordinaires racontés dans des mots crus, en alternance avec des remarques caustiques : « C'est ainsi que nous vivons/ Voilà ce que nous sommes », « Personne n'a rien vu/ Personne n'a rien entendu », « Personne n'a rien dit/ personne n'a rien fait ». Petit à petit, quittant le degré zéro de la théâtralité qu'elles ont installé, les comédiennes, à tour de rôle, accomplissent des actions symboliques tout en poursuivant leurs récits insoutenables : l'une, se maquillant, explique comment elle a fui pour Moscou où, battue et violée, elle a vécu de prostitution ; une autre plonge la main dans une cuve de toilette et en sort une pâte brune... en narrant son exil en Italie, où elle s'est retrouvée à laver des latrines, envoyant tout son argent à son mari alcoolique ; une autre ébouillante un vrai poulet, mort, avant de le plumer en disant qu'elle a tué son mari, après avoir eu onze enfants de lui, etc. À quelques reprises, elles lisent des extraits d'une lettre d'une fille à sa mère, très tendre, contrastant avec toute cette violence. Le spectacle, courageux par son propos, m'a paru d'une cohérence absolue dans la forme et le fond.

3. Le jury, qui s'est concentré sur l'avenir du théâtre, a accordé deux prix, intitulés Jeune espoir, à *Casa M* et à la comédienne Ioana Manciu pour les rôles de Dvori et du Procureur dans *Games in the Backyard*.

4. Séparée en deux parties, l'ancienne Moldavie compte une région roumaine et un pays indépendant, dont la langue est la même mais l'alphabet différent, l'ancienne république soviétique ayant adopté le cyrillique.

L'autre pièce, *Games in the Backyard* (*Jeux dans la cour arrière*), de l'auteure israélienne Edna Mazya, relate le procès de quatre jeunes hommes accusés du viol collectif d'une adolescente de 14 ans. Les quatre acteurs jouent en alternance les rôles des violeurs et des avocats de la Couronne, alors que l'unique comédienne incarne, avec brio, la jeune fille et son avocate, qui se bat contre ses collègues masculins pour leur faire admettre que, même si cette adolescente, orpheline de père, fantasque et délurée, aime les garçons et a même déjà consenti à des jeux sexuels avec trois de ses cousins dans la cour arrière d'un bar, elle a bel et bien été violée cette fois-là... et que leur façon de mener l'interrogatoire, inadmissible, constitue un second viol. Un texte fort, mené tambour battant par cinq acteurs investis dans un jeu intense, tendu ; spectacle épuré à l'extrême dont on ne décroche pas une minute.

Théâtres d'État et fumée de cigarette

De l'avis de plusieurs habitués, comparée notamment à celle de l'année dernière, cette 22^e édition du Festival de théâtre national de Bucarest n'était pas à la hauteur des attentes.

Plusieurs spectacles péchaient par le travers de l'illustration, mentionné en début d'article, d'autres, frôlant l'amateurisme, distillaient l'ennui. Une constante : les distributions nombreuses, où l'on revoit parfois les mêmes comédiens dans plusieurs productions. Cela s'explique en partie par le système des théâtres d'État, qui a pour effet de bloquer l'accès aux grandes scènes aux jeunes, qui doivent s'unir pour monter des projets et les présenter dans de petites salles – de jeunes créateurs trop peu représentés au Festival. Pour un témoin venu de ce côté-ci de l'Atlantique, l'importance du répertoire par rapport à la création contemporaine, quasi inexistante, frappe également. Ainsi que la présence de la cigarette sur scène... dans toutes les pièces sauf une, une performance enlevée de *la Leçon* d'Ionesco venue de la Corée du Sud. Fait anodin *a priori*, dans un pays où l'on fume partout, y compris dans les restaurants, à la table d'à côté... mais tout de même irritant pour bien des spectateurs, incluant les Roumains. La cigarette, comme signe théâtral, n'a plus de sens lorsqu'elle est utilisée de façon aussi systématique. Cela dit, la quasi-absence de prises de position sociales ou politiques, hormis dans les deux « petits » spectacles, féministes, primés par l'AICT, interroge davantage l'avenir du théâtre roumain. ■



Festival national de théâtre de Bucarest. © Raymond Bertin.